

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le *Dévadé* du réel

Réjean Ducharme, *Dévadé*, Paris, Galimard, 1990, 268 p.

Jacques Pelletier

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1991). Compte rendu de [Le *Dévadé* du réel / Réjean Ducharme, *Dévadé*, Paris, Galimard, 1990, 268 p.] *Lettres québécoises*, (61), 15–16.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le *Dévadé* du réel

ROMAN
Jacques Pelletier

Avec *Dévadé*, le moins que l'on puisse dire c'est que Ducharme a fait

une rentrée remarquée et spectaculaire.

Numéro spécial du *Devoir*, accueil enthousiaste de l'ensemble de la critique, remise du prix de littérature Gilles-Corbeil, rien n'a été négligé pour souligner le retour de l'enfant prodigue à l'écriture romanesque, rien n'a paru trop beau pour célébrer celui qui semble bien être devenu notre écrivain national, celui dans lequel nous nous reconnaissons, que nous chérissons et dont nous sommes fiers au point de respecter, avec une vénération déférente sinon obséquieuse, le mystère qu'il a su créer autour de sa personne et de son œuvre, avec toute la dimension mythique qui n'a pu que se greffer sur ce secret si bien — trop? — protégé. C'est ce qui explique largement l'accueil évoqué plus haut qui participe à sa manière du mythe, l'entretient et l'amplifie en toute innocence, si j'ose dire.

Au-delà du mythe, qu'en est-il de l'œuvre, de ce roman au curieux titre par quoi d'entrée de jeu l'écrivain se singularise?

Si l'écriture, c'est d'abord travailler la dimension lexicale du langage, produire des jeux de mots, les faire danser dans une ronde folle, alors Ducharme est incontestablement un grand écrivain. Ici, en effet, ils prolifèrent comme un cancer, s'accrochent à chaque page, faisant flèche de tout bois. Des exemples? Il y en a plein. Celui-ci, par exemple, à la page 15: «[...] je fauchais les piquets du parapet, je roulais un tonneau par-dessus le ponceau.» Cet autre, page 50: «Trop taré pour labourer la terre de mon père, pas assez pour exploiter mes tares, m'indemniser en sautant des minettes en levrette dans les toilettes des discothèques, comme les autres tarés.» Ce dernier, page 79: «C'est de l'amourgandise, de l'indigespérance [...]» Il s'agit là, je le répète, de prélèvements qui n'ont qu'une valeur indicelle, mais révélatrice d'une manière d'écrire qui, pour moi, fait problème, qui le faisait déjà à l'époque des premiers romans, bien qu'alors je m'en accommodais. Je m'en suis moins accommodé

avec *Les Enfantômes* que je n'ai pas réussi à lire au complet, moins encore avec *Ah Ah!* dont le verbiage m'a excédé, et guère plus avec ce *Dévadé*, que je n'aurais sans doute jamais terminé si je n'avais eu à produire cette chronique.

À quoi ce malaise tient-il? À l'univers représenté? Comme dans *L'Hiver de force* — cette caricature grinçante d'une certaine contre-culture —, Ducharme met en scène de jeunes adultes en rupture de ban avec le modèle social dominant, des marginaux vivants et travaillant selon un mode alternatif, dans une culture parallèle à la culture officielle, refusant les valeurs et les règles de celle-ci.

Le héros-narrateur, Bottom (anglicisation de Lafond!), symptôme de la prégnance ici de la culture underground américaine) est un asocial au début de la trentaine, un «rada» qui gagne sa vie en se mettant au service (domestique et parfois sexuel) d'une femme de la bourgeoisie. Révolté passif, rebelle sans cause, il est représenté comme une sorte de réincarnation moderne de l'étranger de Camus, un Meursault de la civilisation postindustrielle qu'incarnerait de manière exemplaire le Dustin Hoffman de *Midnight Cowboy* et de *Chiens de paille*. Il se perçoit et se décrit lui-même comme un «Mouvant perpétuel, le Fou fuyant, Monsieur le Prince de Personne» (p. 9), ivrogne, et «déficient social crasse» (p. 10), digne descendant donc des «radas», l'expression désignant des petits cultivateurs ou, comme le dit joliment le narrateur, des «bas-du-cul-terreux».

Ce Bottom, lorsqu'il n'est pas de quart auprès de la Patronne qu'il sert et qu'il bichonne, fréquente Juba Caine, une jeune femme qu'il aime d'une affection pudique, comme une sœur en quelque sorte, ce qui ne surprend pas vraiment chez Ducharme. Avec celle-ci, il forme un couple particulier, fonctionnant à l'écart du monde et de ses règles, essayant de reconstituer on ne sait quel Éden perdu. Il fréquente aussi



Nicole, amante déçue du poète fou et enfermé Adé, avec qui parfois — et ça c'est nouveau — il baise. Comme il le fait aussi à l'occasion avec la Patronne, bien qu'il ne soit pas trop porté sur la chose. Ici, comme ailleurs chez Ducharme, le sexe est sale et on ne s'y livre qu'avec bien des manières, comme si le pratiquer c'était commettre on ne sait trop quel péché — ah! le puritanisme de cette œuvre! —, dont celui suprême, sans doute, d'alors renoncer pour de bon à l'enfance.

Par ailleurs, si l'on excepte ces conversations avec Juba, Nicole, la Patronne, et ces passades, Bottom ne fait rien, se livrant à une consommation fondamentalement passive de l'existence, ne semblant guère préoccupé que d'avoir toujours à portée de la main les six bières qu'il lui faut pour donner un sens à sa vie. Comme il le dit si bien, car à défaut d'autre passion, il a celle de la formule: «Ce n'est pas une vie. Avec les ordures dont je la remplis, c'est une poubelle.» (p. 70)

Il s'agit donc, si l'on veut, de la représentation d'un groupe de marginaux, de paumés, de tarés, de «radas» qui ne semblent guère avoir le goût de s'en sortir. Au nom de quoi, en effet, le ferait-on? Qu'est-ce qui vaut la peine d'être vécu? d'être transformé? Qu'est-ce qui justifierait un engagement, une lutte? Le monde, et c'était déjà la perspective des premiers romans et singulièrement de *L'Hiver de force*, est à rejeter en bloc, sans distinction, dans l'absolu. C'est cette attitude nihiliste — il s'agit de «n'arriver à rien» (p. 15) — qui est reprise ici, variation sur le thème plusieurs fois rebattu du néant social, de l'absurde de la condition humaine.

Qu'est-ce qui surnage alors? Une certaine poésie qui se cache au cœur du vécu le plus quotidien et que l'écrivain a pour fonction d'exprimer. On la retrouve par exemple dans l'amour gauche de Bottom pour Juba, dans sa tendresse pour la Patronne et, bien sûr, à l'extérieur de la diégèse, dans l'écriture lorsqu'elle est réussie, dans des passages qui font rêver comme celui-ci: «Je suis rentré en pleine nuit blanche. Toute la neige tombée sur le Boulevard remontait au ciel sur les marches des grands conifères» (p. 33), qu'on me permettra de préférer aux jeux de mots d'un goût douteux et qui font tache dans le récit.

Alors? Quelle conclusion tirer de cette lecture «forcée» au sens où l'hiver l'était dans le roman si joliment titré? Elle sera en demi-teintes, sinon ambivalente. Je dirai d'abord que, pour qui connaît Ducharme, ce roman n'apprend rien de nouveau ni sur l'univers que cette œuvre évoque ni sur sa manière, ce style qui n'est qu'à lui, qui fait sa marque, que certains portent aux nues et que, pour ma part, j'apprécie de moins en moins au fil des années et des productions. Je dirai ensuite qu'elle s'inscrit dans une tradition

littéraire fort honorable — celle de Queneau —, d'une certaine utilisation du langage, donc privilégiant les possibilités de combinaison, de permutation des mots, visant à produire des effets inattendus, inédits, insolites parfois et en cela créateurs, travail dont on peut reconnaître l'intérêt sans être soi-même particulièrement séduit. Je dirai enfin qu'on peut préférer à cette tradition celle qui conçoit l'écriture comme un moyen privilégié d'approfondir notre connaissance de l'homme et du réel à travers le langage sans toutefois hypostasier celui-ci, sans le détacher, le couper de l'intention, de la visée plus large qu'il porte. Sur ce plan, on ne trouve guère son compte dans ce *Dévadé* qui, à mon sens, évacue trop souvent le réel pour mieux servir les mots. [Lq]

ERRATUM

Autour de Ferron de Betty Bednarski

Un saut de lignes entre les pages 41 et 42 du numéro 60 de *Lettres québécoises* a rendu illisible une partie de l'article d'Adrien Thério sur l'essai de Betty Bednarski intitulé: *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité.*

La phrase aurait dû se lire comme suit:

«Ferron se comporte avec ce personnage (il s'agit d'un personnage du *Ciel de Québec*), qui m'a inspiré bien des réflexions, lui aussi. Il y a dans les deux cas une action exercée par rapport à une réalité anglaise.» (p. 43-44) On sait aussi que dans bien des cas, l'Anglais dominateur finit presque toujours par se faire «décoloniser» par Ferron si je peux employer ce terme.

Comble de malheur, nous avons logé à Montréal la maison d'édition qui a pourtant son siège social à Toronto.

Il fallait donc lire la référence de la façon suivante:

Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, Éditions du GREF, collection «Traduire, écrire, lire», 1989, 156 p., 22,95\$

Si on ne trouve pas le livre en librairie, on pourra se le procurer en écrivant à:

Éditions du GREF, Collège Universitaire Glendon, Université York, 2275 avenue Bayview, Toronto (Ont.), Canada M4N 3M6. Tél. (416) 487-6774/6732. Télécopieur (416) 487-6728

Toutes nos excuses à Mme Bednarski qui, incidemment, s'est mérité le «Prix Gabrielle Roy 1990» pour cet ouvrage.

A.V.